L'IDÉE LIBRE

REVUE DE LA LIBRE PENSÉE
(FONDÉE EN 1911)

Athéisme

par Eric CHAMS

71e ANNÉE   PRIX : 9 F N° 142 - NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1982

athéisme

par Eric CHAMS

Je vous le dis d'emblée : mon propos n'est pas d'attaquer l'athéisme. Anti-idéaliste et antithéiste autant qu'on puisse l'être, je proposerai simplement quelques pensées que je juge de tout premier ordre à votre réflexion. D'entrée de jeu aussi, je l'annonce, cette réflexion ne sera point placée sous le signe de la modestie. Entendons-nous : s'il est écrit dans la Bible que Dieu résiste aux orgueilleux, vous me permettrez de passer outre une si faible résistance.

Le véritable problème que je tiens à soulever ici, ce n'est pas celui de l'existence ou de l'inexistence de Dieu. Cette question, au fond, est de peu d'intérêt. Les preuves de l'existence de Dieu sont toutes réfutables, y compris celle dite « ontologique » de Thomas d'Aquin révisée par Descartes qui est la plus coriace. Mais reconnaissons honnêtement que contre-prouver Dieu, ce n'est pas prouver qu'il n'existe pas. Il n'y a pas plus de preuves que Dieu existe que de preuves qu'il n'existe pas. C'est encore une question de conviction profonde. Une conviction n'est pas une certitude scientifique, c'est une question de foi. Nous, ici, avons la profonde conviction que Dieu n'existe pas. Sur quoi repose cette conviction ? Sur la réfutation des preuves de son existence données par les théologiens et quelques philosophes ? Cela ne suffit pas. Les théologiens se fichent que nous leur administrions des contre-preuves ; ils sauront bien nous inventer de nouvelles preuves, que nous détruirons à notre tour. Mais le cycle « preuves - contre-preuves » peut durer infiniment. C'est pourquoi je le dis tout net : que Dieu existe ou non, cela ne nous intéresse pas, c'est une question de foi. Il n'y a qu'une philosophie possible, celle du « comme si ». On fait *comme si* Dieu existe ou *comme si* Dieu n'existe pas, et l'on observe les implications de ces deux philosophies du « comme si ».

Ceux qui ont choisi de faire *comme si Dieu existait* ont à coup sûr choisi la facilité : leur vie a un sens, leurs ennemis sont désignés de toute éternité ; le canevas de leur destin est déjà tissé. En contre-partie de cette facilité, il y a quand même une difficulté : celle

qui fait que leur raison est sans cesse chancelante. Mais, comme on le sait, le bon-sens étant la chose du monde la moins bien partagée, on s'en arrange toujours.

Ceux qui ont choisi de faire comme si Dieu n'existait pas ont opté pour la difficulté : celle d'être libres et de n'avoir à répondre de leurs actes que devant eux-mêmes. D'un autre côté, ils n'ont pas de problèmes avec leur raison : le jeu moléculaire de la matière ne leur apparaît ni bon ni méchant : il est, et cela suffit.

Avant d'examiner les implications de ces deux philosophies, il convient de les définir plus précisément. Tout, ici, tourne autour de deux pôles : la *matière* et l'*esprit*. Le matérialiste ne nie pas plus l'existence de l'esprit que l'idéaliste ne nie celle de la matière. Le débat est plus subtil : il s'agit d'un ordre de préséance : pour l'idéaliste, *l'esprit vient AVANT* la matière et lui est supérieur. Voyez la Genèse : Dieu, pour créer, n'a qu'à dire. « Il dit que la lumière soit, et la lumière fut ». La parole, émanation de l'esprit, crée la matière, en l'occurrence la matière corpusculaire des photons qui constituent la lumière. Ce que Hugo traduira dans un célèbre raccourci : « Car le mot c'est le verbe et le Verbe c'est Dieu ». Il y aurait lieu de s'intéresser à l'importance que les religions donnent au langage, au Logos, à la prophétie, etc. Mais ce n'est pas, pour le moment, ce dont nous voulons parler. Ce qu'il s'agit ici de souligner, c'est le fossé philosophique profond qui sépare un croyant d'un athée. L'athée, s'il ne nie pas l'importance de l'esprit, de la pensée et du langage, estime qu'il n'y aurait ni esprit, ni langage, ni pensée sans matière. Autrement dit, que la matière précède l'idée, ce que Sartre, l'un des premiers après plus de vingt siècles de philosophie plus ou moins idéaliste, a résumé dans cette formule : « L'existence précède l'essence ».

Certains verront peut-être dans cette querelle de l'esprit et de la matière une répétition de la problématique byzantine qui consiste à savoir qui, de l'œuf ou de la poule, précède l'autre. Je ne crois pas qu'il s'agisse du même problème. Dans le cas de la poule, chacun est à son tour créé et créateur. L'œuf, créé de la poule, crée une poule. La poule, née de l'œuf, fait naître un œuf. Transposé au problème qui nous intéresse, cela donnerait : la matière, créée par l'esprit, crée de l'esprit, et : l'esprit, né de la matière, fait naître de la matière. Toute la question est de savoir ce qu'est l'esprit et où il se trouve.

Nous savons pertinemment que notre pensée, notre intelligence, notre langage naissent dans le cerveau et, jusqu'à preuve du contraire, notre cerveau est un organe composé de molécules tout comme notre pancréas ou notre foie. Il ne viendrait à l'idée de personne de soutenir que les fonctions du pancréas et du foie sont éminemment plus importantes que les organes eux-mêmes. Ce serait absurde. Et pourtant, c'est à peu près cela que dit le croyant lorsqu'il estime que notre esprit et notre corps n'ont rien à voir entre eux, et que la mort du corps ne signifie pas la mort de l'esprit qui, par on ne sait quelle étrange métamorphose, devient l'« âme » et s'envole joyeusement vers le Paradis, si Dieu le désire, je ne vous le fais pas dire.

Je le répète : qui songerait à dire que la fonction des reins ou des poumons se poursuit après la mort de ces organes dans des Paradis pour filtration des eaux ou rejet de gaz carbonique ? Mais, me diront les idéalistes, le cerveau et sa fonction sont plus nobles que le foie, l'estomac, les poumons et leurs fonctions. Ah bon ? Je ne connais d'autre noblesse que la vie. Essayez donc de vivre sans foie ou sans reins.

D'où vient notre esprit ? De la matière de notre cerveau. C'est une émanation d'organe, pour ainsi dire, ni plus ni moins noble qu'une autre. Ce qui, aux yeux de certains et même de la majorité des hommes, tend à lui conférer une prédominance sur le reste des activités corporelles, c'est son indépendance et sa liberté. Indépendance vis-à-vis du reste du corps ? Le cerveau d'un homme en état de jeûne prolongé, d'éthylisme ou de manque de sommeil n'a pas les facultés du cerveau d'un corps sain et en état normal de marche. Toutes les religions et leurs avortons de sectes l'ont bien compris. Le fonctionnement du cerveau dépend du fonctionnement général du corps. Tous les organes sont liés entre eux. L'homme, comme tout animal, n'est que l'assemblage cohérent d'organes qui tendent à le maintenir en vie le plus longtemps possible, jusqu'à l'usure. Voilà pour l'apparente indépendance du cerveau. Quant à la liberté de la pensée, examinons-la deux minutes. L'une des fonctions principales de notre pensée, émanation de notre matière cérébrale, ne l'oublions jamais, est l'imagination, c'est-à-dire la fabrication d'images à partir de la réalité vécue sensoriellement et le stockage desdites images. Ce stockage, que l'on appelle le souvenir, est l'élément qui m'apparaît le plus déterminant quant à la question de la liberté de la pensée. Précisons bien que

le souvenir est à la fonction cérébrale ce qu'est le rejet de gaz carbonique à la fonction pulmonaire : l'un de ses attributs par définition, ni plus ni moins. Nous ne sommes pas plus libre d'oublier ou de nous souvenir que nous ne le sommes d'empêcher nos poumons de rejeter le gaz carbonique. La psychanalyse nous a enseigné que notre pensée était capable de refouler des souvenirs, fût-ce au prix de notre santé psychique et que notre univers mental, à l'instar de n'importe quel système atomique ou galactique, était peuplé de sphères-images évoluant les unes par rapport aux autres comme en un quelconque champ gravitationnel, se repoussant ou s'associant le plus souvent indépendamment de notre volonté, si j'ose dire, de manière quasi-automatique, selon certains schèmes qui sont ceux, innés, de l'instinct de conservation ou ceux, acquis, du langage. La pensée n'est pas aussi libre que nous le croyons couramment d'aller où elle veut. Autrement dit, la fonction de la matière appelée cerveau est autant conditionnée que la fonction de la matière appelée pancréas ou poumon. De manière générale, la liberté n'existe pas à l'état absolu. Elle n'existe pour ainsi dire que dans ses propres limites. Or, si la liberté n'est pas infinie, elle n'est plus la liberté et, si la liberté n'est pas la liberté, elle n'existe pas. Sommes-nous parfaitement libres ? Non ; nous n'avons pas la liberté de nous priver infiniment de nourriture, d'oxygène ou de sommeil sous peine de mort. Et si nous mourons, nous ne sommes plus. Donc nous ne sommes pas libres et la liberté n'existe pas. Sartre le disait : « La liberté, c'est la mort. »

Cet aparté sur le problème de la liberté simplement pour montrer que la fonction de l'organe cérébral, la pensée, ne saurait être considérée comme supérieure à la fonction d'un autre organe parce que plus libre ou plus indépendante.

Ainsi donc, le produit du cerveau, l'esprit, ne saurait avoir une noblesse telle qu'on soit amené à lui faire précéder la matière dont il est issu. Et nous revoici au cœur du problème : idéalisme ou matérialisme.

Il va sans dire, l'idéalisme, après analyse, nous paraît intégralement incohérent. Il fait entrer trop de jugements de valeur, de subjectivité, d'apriorismes et d'anthropocentrisme dans son argumentation pour qu'on puisse seulement l'observer sans sourire intérieurement si l'on est indulgent. Et comme le disait à peu près Freud, il est tout de même curieux que les désirs de l'homme coïncident si exactement avec les révélations

de type religieux. Prendre leurs désirs pour des réalités d'outre-tombe, voilà toute l'activité des théologiens.

J'en profite pour ouvrir une autre parenthèse. A ceux-là, indifférents ou agnostiques, c'est-à-dire tièdes, qui nous disent d'un air supérieur que notre combat est dépassé et qu'il vaudrait mieux s'occuper de dénoncer telle ou telle idéologie impérialiste de l'Est comme de l'Ouest, du Nord comme du Sud, je réponds : ces idéologies, ces impérialismes, etc., ne sont que les fruits d'un arbre qui s'appelle l'idéalisme et dont la sève est le théisme. Mais, nous rétorquera-t-on, quel rapport entre le marxisme, par exemple, ou le capitalisme, et les religions ? Ce rapport, c'est celui qui existe entre la pomme et le pommier. Et si les branches du pommier n'ont ni l'aspect, ni la couleur ni le goût des pommes, il n'empêche que les pommes poussent sur ces branches et que ces branches ont un seul tronc. Mon but, et je souhaite que ce soit complètement le vôtre, ce n'est pas de faire tomber les pommes (il en poussera d'autres), ni d'élaguer l'arbre (il refleurira), mais bien de déraciner l'idéalisme, cet arbre dont les frondaisons nous cachent le soleil de la raison. Et que ce déracinement se fasse sans douleur pour la terre, c'est-à-dire pour le peuple qui a cru devoir le nourrir et l'arroser de la sueur de son front depuis tant et tant de siècles. Il est temps que les hommes sortent des forêts et osent affronter la lumière crue du jour, eux qui, par ailleurs, ne craignent pas d'aller sur la lune ou de contourner Saturne. Déraciner l'arbre de l'idéalisme, tel est notre but. Fin de la parenthèse.

Nous avons ainsi examiné succintement le fossé qui sépare l'idéalisme du matérialisme et nous nous sommes aperçus que nos divergences sur l'esprit et la matière constituaient en fait un gouffre. Mais, après tout, dira-t-on, quelle importance ? Considérer que le dessert précède le plat de résistance, la face du monde n'en change pas pour autant. La métaphore est audacieuse et naturellement inexacte. Et puisque j'ai parlé par métaphore, parlons un peu du langage. Voilà un sujet assez délaissé par l'athéisme militant et qui revêt pourtant la plus grande importance et, j'ose le dire, la toute première place dans la lutte qui nous oppose aux croyants.

Nietzsche, qui fit à ses débuts de la philologie, est l'un des premiers penseurs athées à l'avoir dit dans un raccourci saisissant : « On cessera de croire en Dieu le jour où l'on ne croira plus à la grammaire. » Je vous l'avoue, quand je l'ai lue, cette phrase n'a pas manqué

de m'intriguer. Mais vous l'avez déjà deviné, le rapport qu'il y a entre Dieu et la grammaire, c'est le Logos. Souvenez-vous de Hugo : « ... et le Verbe, c'est Dieu ». Les religions sont des corps de préceptes qui tendent à régir les idées humaines comme les grammaires sont des corps de préceptes qui tendent à régir les mots et, par delà, la pensée qui les utilise. Mais il y a entre l'idéologie et la réalité la différence qu'il y a entre le mot et la chose. Et n'oublions pas ce que je disais au début de cet entretien : pour l'idéaliste, l'essence précède l'existence, l'esprit précède la matière et, au fond, le mot précède la chose. Cette idée aberrante, nous en trouvons confirmation dans la phrase biblique que je citais tout à l'heure : « Dieu dit, et la lumière fut. » Toute puissance de la parole et du mot. Encore un exemple : dans la Genèse, Dieu, ayant créé les animaux, demande à Adam de les nommer. Cette nomination équivaut à leur possession. Nommer, c'est maîtriser. Dire, c'est créer. Je ne prétends pas que tous les croyants avouent que, pour eux, les mots précèdent les choses, je n'irai pas jusqu'à leur faire cet affront, mais ce que je prétends, c'est qu'au fond d'eux-mêmes, dans l'ombre de leur inconscient, ils en sont persuadés. Il suffit de les écouter parler : parce qu'ils prononcent des mots tels qu'Esprit saint, Dieu, Eternité, Ame, etc., ils sont persuadés que ces mots recouvrent des réalités. Mais le problème est là, nous pouvons à présent le poser clairement : un mot ne recouvre JAMAIS une réalité. Pour prendre l'exemple de Nietzsche, quand je dis « une feuille », j'utilise un terme abstrait qui recouvre une multitude de réalités diverses : il n'y a pas deux feuilles au monde qui aient exactement le même poids, les mêmes nervures, la même couleur, le même nombre d'électrons autour de chacun de leurs atomes, etc. Il existe de par le monde des milliards de feuilles différentes et je n'ai qu'un mot qui ne représente que le concept de feuille, l'essence de la feuille, la feuille abstraite. Tout au plus, puis-je préciser : une grande feuille roussie de marronnier, mais, quelle que soit la précision de mon vocabulaire et la prolixité de mes adjectifs, il n'est pas question que, parlant d'une feuille particulière, je puisse la distinguer exactement des milliards d'autres feuilles qui couvrent les forêts de la planète. Ce qui ne m'empêchera pas de dormir, je vous le concède. Mais, s'il m'est déjà difficile de parler d'un objet du monde aussi concret et limité qu'une feuille, que dire de mots tels que demain, bien, mal, vouloir, etc. ? Notre langage, élément de notre vie sociale (et que serait l'homme s'il ne vivait pas en société ?), notre langage, donc, est une traduction du

monde. Et, comme toujours, il y a perte de l'original à sa traduction. Il y a dans le monde des trillions de cailloux différents, des nuances de couleurs et de formes à l'infini, des animaux, des reliefs, des plantes par milliards et notre vocabulaire contient environ 80 000 mots dont nous n'utilisons guère, si nous sommes instruits, que le cinquième. C'est pourquoi, traduisant la réalité du monde ou de nos sentiments, quel que soit notre talent, nous codifions, nous généralisons. Et voilà peut-être le plus grave : parce que notre esprit obéit à une logique assez simple, nous avons tendance à faire passer dans la réalité du monde les règles de notre langage. Non seulement, par notre vocabulaire, nous pavons notre pensée de sujets et d'objets absolus, mais aussi, par notre grammaire, nous cimentons ces absolus entre eux avec des relations, des rapports et des lois qui n'ont rien à voir avec la réalité. Et si, comme tendent à le penser les linguistes modernes, une pensée élaborée n'existe pas sans langage, alors nous voilà condamnés à croire en Dieu pour cause de grammaire. La définition que donnait Claude Levi-Strauss : « l'homme est un locuteur » explique sans doute que, seul de tous les animaux, l'homme puisse être croyant. Il s'agit de cesser de nous prendre pour le centre du monde. Notre langage n'est qu'un outil, l'outil sans doute le plus précieux que se soit forgé l'homme, mais nous nous devons de le confronter à la réalité, de le mesurer au monde. Si, comme le disait Protagoras, l'homme est la mesure de toutes choses, souvenons-nous qu'il n'est tel que pour lui-même. Que la planète a fort bien vécu des millions d'années avant l'existence de l'homme et qu'elle lui survivra fort bien s'il ne la fait pas sauter en s'en allant. Or, au risque d'être attaqué en justice pour délation, je puis dès à présent vous dire qui fera sauter la planète, et vous le connaissez tous aussi bien que moi : l'idéaliste. L'idéaliste, parce qu'il préfère les mots aux choses, l'idéologie à la réalité des faits, l'absolu abstrait au concret relatif, en un mot et au sens le plus large : Dieu au monde, l'idéaliste est l'ennemi public n° 1. Et qu'on ne vienne pas me dire que cette adversité que je dénonce chez l'idéaliste est le fruit de mon imagination délirante. J'ouvre la Bible (à contre-cœur, il est vrai) et je lis ceci : « Quiconque est ami du monde est ennemi de Dieu. ». Dieu ou le monde, il faut choisir. Nous, athées, avons choisi. D'autres ont choisi. Et si certains croyants de la nouvelle génération aux idées larges, certains prêtres à cols roulés affichent à notre égard une tolérance toute récente, nous, athées, ne nous laisserons pas emberlificoter : si vous tolérez que nous ayons choisi le monde contre vos dieux, nous ne

tolérerons pas, nous ne tolérerons plus que vous choisissiez Dieu contre le monde et que, par vos idées contre nature, c'est-à-dire vicieuses, vous prépariez l'explosion d'une planète qui est aussi la nôtre. Il ne vous aura pas suffi de l'ensanglanter par les Croisades et l'Inquisition hier, par les guerres d'Irlande et d'Iran aujourd'hui, en un mot par toutes les guerres depuis que le monde est monde et que l'homme est prêt à exterminer son voisin au nom d'idéaux qui s'appellent Dieu, Allah ou Jéhovah, qui s'appellent Colonialisme, Patriotisme, Marxisme ou Impérialisme, il ne vous aura pas suffi d'ensanglanter le monde, il vous faudra le bouquet final, le feu d'artifice d'hydrogène et de sang pour que surgisse la fumée apocalyptique où vous avez décidé de voir apparaître un fantôme baptisé par votre indéracinable imbécillité, Dieu !

Je dis qu'il n'est plus question que nous vous tolérions et je ne le dis même pas au nom de l'humanité, au nom des hommes. Je ne suis plus souvent fier d'être un homme et il m'arrive de rougir en pensant aux vaches qui regardent passer les trains chargés de soldats vers la guerre ou chargés d'infirmes vers Lourdes. Comme le disait Hugo : « L'animal a cette supériorité sur l'homme qu'il ne peut être bête ». Il n'est plus question que nous vous tolérions, idéalistes de tous bords, religieux de toutes confessions, et ceci au nom de la terre qui nous a fait naître et où nous voulons pourrir, au nom de la vie, que ce soit celle des tomates, des chèvres ou des hippocampes, cette vie qui ne nous a jamais menacés autant que vous, vous qui êtes pires que le virus de la peste ou du choléra, vous qui êtes des adorateurs du néant.

Certains croyants, qui ne sont guère embarrassés par les sophismes et les tautologies, viennent nous dire, une fois que nous avons réduit à néant les preuves classiques de l'existence de Dieu, que, pour qu'une religion tienne debout depuis 2 000 ans, il faut bien qu'il y ait de la vérité dessous, qu'il n'y a pas de fumée sans feu, etc. Par là même, ils ont le sentiment de donner à leur pensée un petit tour moderne qui vous a des relents de matérialisme historique et un léger parfum hégéliano-marxiste. Il n'est certes pas difficile de leur montrer qu'une histoire qui a 2 000 ans n'en est pas vraie pour autant et qu'elle a même pu drainer au cours des siècles quelques flots de sottises supplémentaires. Néanmoins, intéressons-nous à cette question, que je vais généraliser : comment expliquer que certaines religions tiennent depuis 1 500, 2 000 ou 5 000 ans ? N'allons pas plus loin dans le temps : les chrétiens vous traiteraient d'hérétiques, eux qui continuent de sou-

tenir avec Bossuet que Dieu a créé le monde 4004 ans av. J.-C. La datation par Carbone 14 est valable lorsqu'il s'agit de déterminer l'âge du Suaire de Turin, mais elle ne vaut rien pour l'âge de la Terre... Comment expliquer, surtout, qu'il n'est pas de société, si primitive soit-elle, qui soit exempte de croyances, de tabous, de sentiment du sacré, de superstition, de fétichisme, en un mot : de religion ? La réponse est contenue dans la question : la société est, par définition, religieuse. Je veux dire par là que la société obéit à des lois et qu'à l'origine des lois, il suffit de gratter un peu, on trouve la Loi. Autant un INDIVIDU sans religion est possible, autant un conglomérat d'individus sans religion, c'est-à-dire sans lois, ne peut donner une société.

Survolons d'un rapide coup d'œil la genèse des religions.

A toutes les époques, il a fallu interdire certains actes jugés prohibitifs tels que le vol, le meurtre, etc., pour préserver l'équilibre de la société et, de plus loin, la survie de l'espèce humaine condamnée à la vie sociale protectrice. Prenons le cas le plus simple : celui du vol. Il nous suffira à comprendre comment naît une religion.

Epoque préhistorique (tant pis pour les incrédules qui ne veulent croire qu'en un Dieu dont l'image ne soit ni trop prognathe ni trop velue) : deux hommes en présence. L'un d'eux rapporte un animal de la chasse. L'autre veut le lui prendre. Le premier est enclin à dire au second : « tu ne voleras point ». Mais au nom de quoi ? Au nom de la force. La première loi des hommes s'érigea sans aucun doute au nom des muscles. Le droit, c'est celui du plus fort. Aurait-ce été celui du plus faible que la race humaine n'aurait pas duré jusqu'à nous. Je le souligne : il ne s'agit pas ici de porter des jugements de valeur mais simplement de considérer des faits qui ne peuvent qu'apparaître hautement probables à des esprits logiques. Ainsi, il semble évident que le premier chasseur menacé d'être volé a opposé à son voleur un interdit tout à fait matériel qui a la forme du poing fermé. Ce n'est qu'ensuite qu'il s'est encombré d'une métaphysique sur laquelle il a pu fonder un système d'interdictions morales. Cette partie de ma thèse que je vais maintenant développer est simple et a l'avantage d'être plus claire et, j'ai la faiblesse de le croire, beaucoup plus universelle que celle que Freud a développée dans « Totem et Tabou » et « Moïse et le monothéisme ». La voici : il n'y a pas de raison de penser que les hommes préhistoriques ne rêvaient pas durant leur sommeil ; on le sait : tous les mammifères rêvent. Or donc, imaginons cette petite histoire qui a pu se répéter dans chaque cellule fa-

miliale, au sein de chaque tribu de chaque partie du monde : un homme vient de perdre un de ses proches, il l'a vu mort. Peut-être même l'a-t-il enterré, c'est de peu d'importance. Quelques jours plus tard, dans son sommeil, notre homme rêve du défunt. Que se passe-t-il à son réveil ? N'oublions pas que nous avons affaire à un homme d'il y a quatre ou cinq cent mille ans. Il n'est pas question pour lui de se dire : mon cerveau a travaillé durant la nuit avec les matériaux assemblés dans mon inconscient ces derniers jours. Ce qu'il va penser, cet homme de la préhistoire, c'est plutôt : mon parent, mort il y a trois jours, est venu me visiter cette nuit ; je l'ai vu dans ma tête et il était vivant. Alors, pour peu que le défunt fût cher au rêveur, le désir de le savoir vivant va prendre le dessus et notre homme préhistorique va décider, après être retourné constater que le cadavre est toujours là que, lorsqu'on meurt, on ne meurt pas complètement : l'esprit, ou l'âme, demeure vivant, à preuve la visite onirique de la nuit dernière. Cette simple expérience, réalisable n'importe où et par n'importe qui, est, selon moi, à l'origine de la dissociation matière-esprit et, comme on va le voir, à l'origine de toute religion. Il semble que Platon et Nietzsche l'aient entrevu mais qu'ils n'aient pas poussé le raisonnement à terme.

Revenons à présent à notre chasseur désireux de protéger son bifteck des voleurs éventuels. Sa loi est : si tu me voles, je te frappe. Loi physique. Mais cette loi n'a de valeur que dans l'instant et peut à tout moment être remise en question pour peu que le voleur soit un jour plus musclé que le possédant. Et puis, que faire quand le possédant s'absente ? Le voleur, là, peut agir impunément et le doute s'installera dans l'esprit du possédant à son retour : qui l'a volé ? Cette première loi physique, ce droit du plus fort, semble donc difficilement applicable en toutes circonstances et en tous lieux. Cette insuffisance juridique, très vite ressentie, il s'agit de la pallier. C'est alors qu'entrent en scène les esprits ; le voleur, comme le possédant, a un jour vécu le rêve que je racontais tout à l'heure : le mort qui vient visiter le vivant pendant son sommeil. Ni l'un ni l'autre ne met en doute l'existence des esprits. Et les esprits ont ceci de supérieur aux mortels que leur puissance est insoupçonnable : la liberté qu'ils ont de visiter les dormeurs où qu'ils se trouvent alliée à leur indépendance à l'égard du corps et à leur éternelle imputrescibilité leur confère un pouvoir et une force suprême. Précisons-le tout de suite : les esprits sont extrêmement variés puisqu'ils tirent leur existence des rêves des hommes et que les hommes peuvent rêver de n'im-

porte quoi. Il y a l'esprit des animaux qu'on a tués à la chasse, celui de l'ours ou du cerf ; il y a l'esprit du chef de famille qui, s'il était estimé, deviendra l'esprit protecteur de la tribu ; il y a l'esprit de l'ennemi mort au combat, esprit redouté. Et c'est en se fondant sur l'existence de tous ces bons et mauvais esprits, humains et animaux (qu'on trouve aujourd'hui encore dans des religions primitives comme l'animisme), que l'on va désormais formuler des lois. Passage de la loi matérielle - coup de poing à la loi morale - angoisse : si tu me voles, l'esprit puissant de tel de mes ancêtres te punira, de ton vivant ou après, l'esprit a tous les pouvoirs. Cette fois, la loi ne souffre d'aucune insuffisance. Que je te voie ou ne te voie pas me voler, l'esprit de mon ancêtre, lui, te voit toujours et saura te châtier si je n'en ai pas le temps moi-même.

Il est inutile d'aller plus loin : il est aisé de comprendre comment, par de multiples glissements (dont on trouvera le détail dans les histoires des mythologies ou des religions), on est passé d'un nombre extrêmement diversifié d'esprits à un nombre de divinités englobantes pour s'arrêter enfin à un Dieu totalisant, tant bien que mal, les pouvoirs de ses prédécesseurs. (Je dis tant bien que mal, car je le répète : il n'y a pas de vrai monothéisme tant que coexistent Dieu et les anges.)

Voici donc, brièvement expliquée, l'origine des lois. Au nom de la loi et au nom de Dieu, c'est une seule et même chose.

Or, l'humanité a besoin, ceci n'est plus à prouver, de lois pour tempérer sa naturelle agressivité : voilà pourquoi il n'est pas de société, si primitive fût-elle, qui puisse vivre sans loi et qui n'ait vu dans la métaphysique la base la plus efficace de sa législation et de sa juridiction.

Dans nos sociétés modernes, si le respect des codes civil ou pénal semble indépendant du respect du Seigneur et de sa sainte famille, il n'est pas certain qu'il ne lui reste pas quelque peu lié inconsciemment. Il y a seulement deux siècles, en France, la loi prescrite par le roi se référait au droit divin. Aujourd'hui encore, dans les tribunaux italiens, espagnols et sans doute ailleurs, outre la balance de la justice, il y a notre ami le Crucifié. Et dans leur ensemble, les Etats modernes ne luttent pas contre les croyances religieuses, si ce n'est pour y substituer quelque autre croyance dogmatique. Au fond, la sentence de Bussy-Rabutin est à inverser : les gros bataillons sont du côté de l'Eglise. Croire et asservir sont les mamelles de toute religion comme de tout Etat, c'est-à-dire sont les mamelles

de toute société. Et c'est pourquoi, nous athées, sommes confusément traités d'anarchistes et taxés d'irrespectueux des valeurs. Je ne prétends point parler au nom de tous les athées, mais il me semble que nous répondons quelque peu à cette définition si être anarchiste ne signifie pas nécessairement balancer des bombes à tour de bras et si être irrespecteux signifie rester libre à l'égard de tout jugement, de tout dogme et de toute tradition. Tout est critiquable, tout est sujet à examen, tel me paraît être le précepte n° 1 de l'athéisme.

Nietzsche le disait : étudier la morale, n'est-ce pas la mettre en question et par là même la destituer ? Nous ne sommes pas immoraux, nous sommes amoraux. Les valeurs, quelles qu'elles soient, ne sont valables qu'ici et maintenant. Cependant, dira-t-on, le bien et le mal existent. Alors nous préciserons : le bien et le mal existent hic et nunc. Il n'est ni bien ni mal qui soit absolu. Un exemple : tuer. Tuer, voilà qui nous paraît, à tous, être l'une des formes du mal absolu. Comme la majorité des athées, je suis contre la peine de mort et me félicite de son abolition. Est-ce à dire que nous avons trouvé dans le fait de donner la mort le mal absolu ? Et pourtant, sincèrement, lequel d'entre nous, s'il l'avait pu, n'aurait pas condamné Hitler à mort ? Lequel d'entre nous n'aurait pas tenté, s'il l'avait pu, de l'abattre ? Je sais bien : Hitler était un cas particulier. Quarante millions de morts, le monde à feu et à sang, c'est une exception qui mérite un châtiment exceptionnel. Il n'empêche, une seule exception, fût-elle celle-là seulement, suffit à infirmer la loi. Le cas d'Hitler, que j'ai choisi comme un cas paroxystique, suffit à ébranler une loi aussi peu religieuse que possible (on la trouve aussi bien dans les livres de sagesse des pharaons que chez Confucius ou Lao-tseu) : « Tu ne tueras point ». Cette loi, communément mais à tort considérée comme uniquement biblique, est, en dépit des apparences, une loi toute relative. Elle est d'ailleurs si peu absolue qu'elle porte en elle sa propre relativité ; tu ne tueras point suppose : sinon tu seras tué (par Dieu ou par les hommes, peu importe). Ce qu'il s'agit de démontrer, c'est qu'il n'est absolument rien qui soit absolu. Tout, continuellement, est en relation avec autre chose ; ceci vaut pour toutes les composantes de notre être comme pour toutes les composantes du monde réel ou idéel. Le chaud existe par rapport au froid, le bien par rapport au mal, le blanc par rapport au noir, le vrai par rapport au faux, etc. Mais la gamme s'étend infiniment de l'un à l'autre extrême et les extrêmes eux-mêmes sont infiniment déplaçables. Que dire du Bien ou du Mal absolu ? Tuer quarante millions d'hommes c'est un mal,

certes, mais on peut imaginer qu'un homme viendra, dans le futur, qui en fera périr 500 millions et alors, à côté, Hitler fera figure d'ange dans la galerie des abominations. Quant au Bien absolu, il est généralement représenté sous les traits de Dieu, mais les traits des dieux sont forts changeants et le Bien de Dieu n'est pas toujours celui de Jupiter, d'Allah ou de Jéhovah. Tout ceci pour dire qu'il n'est pas de Valeurs avec un grand V comme la Vérité et que le raisonnement d'un croyant, si doué soit-il pour l'emberlificotage jésuitique, sera toujours un raisonnement impossible parce que fondé sur des irréalités d'absolus. Une énorme partie de la philosophie raisonne ainsi de manière absurde à coups d'entités abstraites, d'universaux et d'Idées au sens platonicien du terme. Parler de la Liberté, de la Vérité, de l'Homme avec un grand H, cela ne signifie rien. Qu'est-ce que le blanc sans support, sans substance ? Une table blanche, oui, un objet blanc, oui, mais du vide blanc ? Essayez de vous représenter du vide blanc sans qu'intervienne dans votre esprit la moindre nébuleuse de photons incolores. C'est le problème du fond et de la forme. L'un n'existe pas sans l'autre : il n'est pas de fond sans forme et il n'est pas de forme qui n'existe à son tour dans un monde infini de formes qui lui permettent de se distinguer et de se définir. Rien n'est absolu, le monde est en perpétuel devenir et nous, objets du monde parmi d'autres, parce que nous avons le vertige dans cet éternel mouvement, avons besoin de trouver un point fixe, un cadre, une référence. C'est le problème du voyageur d'Einstein dans son train en mouvement par rapport aux autres trains. Il lui faut voir le quai pour comprendre où il en est. C'est encore le problème d'Einstein dans l'énorme mouvement intragalactique : si la terre tourne, mais aussi le soleil, mais aussi la galaxie, mais aussi la nébuleuse, où trouver la référence, le quai de gare ? Avant Einstein, on avait répondu : l'espace. L'espace senti comme une substance fixe où l'on aurait pu jeter l'ancre. Mais Einstein répond : l'espace, c'est le vide et le vide, ce n'est rien. C'est à dessein que je cite Einstein : il nous faut bien comprendre que l'immense complexité dans laquelle s'aventure le chercheur de matière est parallèle à celle où s'aventure le chercheur de l'esprit. Si le cercle de l'univers a pour le moment un rayon de 35 trillions d'années-lumière et s'il est en expansion, c'est-à-dire que sa finitude hic et nunc n'en finit jamais de se définir en mordant sur le vide d'un espace et d'un temps qui s'inventent sans cesse, l'esprit de l'homme dont le rayon part de tel ou tel anthropopithèque pour aller vers Max Planck ou Einstein en passant par Aristote ou Copernic est lui aussi en expansion. Mais il n'est pas dit que cette expansion-là dure-

ra très longtemps : l'espace et le temps lui sont comptés. Car si la matière invente son espace et son temps, je veux dire : si elle les universalise au sens propre, l'esprit de l'homme a trouvé maintenant la clef pour détruire son espace et par-là même son temps. Le temps des dinosaures a duré plus de 150 millions d'années. Je ne crois guère que nous aurons la sagesse ou l'innocence de durer plus de quelques siècles, nous qui n'avons que six à dix millions d'années derrière nous. Mais avons-nous le droit de récriminer ? Et surtout, au nom de quoi ? Au nom des lois présupposées de la Nature et alors que tout nous indique l'universalité de la loi d'entropie formulée dans le 2e Principe de la thermodynamique, une des seules lois qui n'aient pas vacillé après la découverte des Quanta et de la Relativité restreinte ou générale ? Ainsi, comment pourrions-nous, nous qui avons peut-être compris que la mort succède inéluctablement à la vie, le froid au chaud et que l'énergie du monde décroît irréfragablement, comment pourrions-nous nous plaindre de ce que l'homme, par ce que nous serions tentés de nommer une imbécillité de première grandeur mais qui n'est peut-être après tout que de l'instinct, comment pourrions-nous nous plaindre de la prochaine autodestruction de notre espèce ? C'est là toute la contradiction de notre situation. Car au nom de quoi, nous athées, pourrions-nous nous plaindre du supposé ordre de la nature, nous qui faisons partie intégrante de la nature et qui le revendiquons ? L'animal qui sait qu'il va mourir, l'homme, ne peut s'insurger contre l'ordre naturel du monde qu'au nom d'une puissance supposée supérieure à la nature et dont, notre matérialisme étant posé, elle ne peut qu'émaner, toujours prête à s'y réintégrer et, le cas échéant, à s'y inhumer. Cette puissance, c'est la culture, c'est-à-dire la matérialisation de notre conscience. La culture ne s'oppose pas à la nature, entendons-nous bien, la culture, ce n'est jamais que la relation des hommes à la nature par conscience interposée. Or, nous l'avons dit il y a un moment, la pierre angulaire de la culture, c'est le langage. Il n'est point question pour nous de bâtir sur cette pierre une église mais bien plutôt, je l'ai déjà dit, de comprendre combien cette pierre angulaire est une pierre d'achoppement. Pour le dire de manière litotique, il faudrait réinventer le langage pour réinventer une morale. Encore faut-il se demander si l'aboutissement de la culture c'est la morale et, tout simplement, si la morale sert à quelque chose. Nous le voyons clairement, nous sommes ici au cœur même de l'énorme contradiction que j'évoquais tout à l'heure et qu'on pourrait résumer ainsi : abolir la religion et, par-delà, abolir l'idéalisme, au nom de quel idéal ? Notre idéal serait-il de briser l'idéalisme ? Il ne

s'agit pas pour nous, vu notre esprit analytique, de résoudre le problème en tranchant d'un coup d'épée le nœud gordien de cette contradiction : il nous faut démêler les fils de ce nœud inextricable, quoi qu'il nous en coûte, quels que soient les nouveaux problèmes qui se poseront alors. Ce qui nous gêne, vous comme moi, dans cette contradiction, c'est que nous avons la conviction intime que, de toutes façons, nous sommes sur la seule voie admissible : celle du matérialisme. Mais, je le répète, et croyez bien que je suis encore moins prêt que vous à abjurer mon anti-idéalisme, une conviction n'est pas une preuve, n'opposons pas à la foi des croyants une foi des athées.

Ainsi : au nom de quel idéal combattons-nous l'idéalisme ? A cette question paradoxale, nous sommes tentés de répondre : au nom de l'humanisme. Mais qu'est-ce que l'humanisme sinon une idée de l'humain ? Quiconque a une certaine idée de l'homme se prétend humaniste. Le christianisme, le marxisme ou l'existentialisme revendiquent l'humanisme. Et c'est justement parce qu'ils ne sont jamais tout à fait fondés sur la même idée de l'homme qu'ils se combattent. Devons-nous, à notre tour, entrer dans ce cirque de gladiateurs ? Disons-le clairement : l'humanisme est un idéalisme, c'est-à-dire : l'humanisme s'articule sur une idée de l'Homme avec un grand H. Et voici justement l'écueil dans lequel nous devons bien nous garder de tomber : le prosélytisme. Sitôt qu'une doctrine fonctionne avec des concepts abstraits tels que l'Homme (avec un H majuscule), sitôt qu'une doctrine se donne pour but de libérer, d'asservir ou de rendre heureux ce concept abstrait d'Homme, elle devient totalitaire. Toute doctrine, dès qu'elle se prétend un tant soit peu universelle ne vaut pour aucune réalité individuelle, aucun homme particulier mais pour un individu moyen parfaitement abstrait, une essence d'homme qui n'a d'autre réalité que langagière. L'individu moyen s'obtient en divisant la somme des individus, leur totalisation. La chose est claire : il reste toujours un peu de cette totalisation à l'individu moyen, de cette totalisation qui donne le totalitarisme. L'illustration exacte de ce mode de pensée nous est donnée par le lit de supplice qu'utilisaient les brigands du Moyen-Age : si l'on s'amusait à déterminer la taille moyenne de l'être humain de par le monde, il nous faudrait ensuite raccourcir par la guillotine près de la moitié de l'humanité et allonger par le démembrement près de l'autre moitié, quelques centaines de milliers d'hommes seulement sur 4 milliards correspondant précisément à la taille de l'individu moyen. L'idée peut sembler ridicule lorsque nous prenons comme critère la taille des hommes ; elle

l'est beaucoup moins quand les critères sont d'ordre idéologique. Combien d'hommes a-t-on raccourcis parce qu'ils ne correspondaient pas exactement à l'idée que se formaient leurs dirigeants du bon démocrate, du bon communiste ou du bon croyant ? Combien d'hommes rééduque-t-on dans certains camps pour leur apprendre à coïncider avec la moyenne ? Il n'est pas de régime idéologique, il n'est pas de pouvoir politique qui ne soit quelque peu totalitaire pour la bonne et simple raison qu'il n'est pas d'autorité qui ne prétende s'appliquer à un certain nombre d'individus, à un certain total.

A tous les idéalismes, religieux ou politiques l'athéisme n'a pas à opposer un nouvel idéalisme, fût-il matérialiste. A toutes les vérités, révélées ou non, des religions, l'athéisme n'a pas à opposer sa vérité. Il n'y a pas d'idéalisme, il n'y a pas de vérité, en un mot : il n'y a pas d'absolu qui vaille en tous lieux et en tous temps. Notre vérité première est celle-ci : qu'il n'y a pas de vérité. L'athéisme n'est pas une religion, c'est un relativisme. Et même si l'on trouve dans les deux mots la même racine : relation, l'athéisme ne vise qu'à la constante mise en relation des individus entre eux, et des objets de la nature transitoirement animés qu'on nomme êtres vivants avec l'ensemble du monde naturel (nous n'en connaissons pas d'autre), ce monde naturel en perpétuel devenir et qui porte en lui toutes les potentialités de vie et de mort. L'athée ne se connaît d'autres ennemis que ceux qui cherchent à le détruire, non point naturellement avec l'innocence du tremblement de terre ou du virus, mais intellectuellement au nom spécieux des idéologies.

Car si, comme dans le relativisme, on trouve dans le mot religion la notion de relation, il s'agit d'une relation toute dévoyée. En dehors du fait connu que la religion cherche à mettre en relation les hommes avec Dieu et quels que puissent être nos motifs d'en rire ou de nous en inquiéter (et quoique nous sachions très pertinemment que l'élément le plus privilégié de cette relation de l'existence avec l'essence, de la réalité avec l'illusion, de l'être avec le néant, enfin, est toujours le même), en dehors même de ce fait, donc, la notion religieuse de relation couvre un autre fait, plus discret, plus indirect et mille fois plus pernicieux, à savoir la mise en relation des hommes entre eux, tout comme dans l'athéisme, à cette différence près et qui est essentielle : que cette relation est indirecte et passe par l'intermédiaire du dieu, du prêtre ou de la valeur absolue. La relation athéiste des individus est linéaire : l'homme vers l'homme. La relation théiste est triangulaire :

l'homme, le dieu et l'homme. Le sommet de ce triangle vers lequel on monte le regard béat et duquel on redescend vers les hommes les yeux chargés de brumes et les mains souvent armées d'acier trempé à la source des vérités absolues, ce sommet, c'est Dieu. Comme on le sait, le plus court chemin d'un point à un autre, c'est la ligne droite. Ces montées et descentes continuelles d'hypothénuses qui sont celles des théistes de tous bords ne facilitent guère leurs relations humaines. Et à proprement parler, les croyants ne connaissent pas de relations humaines mais uniquement des relations divino-humaines. Le croyant est comme Sisyphe, condamné à pousser le moindre de ses actes au sommet du triangle pour le regarder ensuite dévaler sur les hommes plein de cette vélocité et de cette vigueur qu'il croit être celles de la vérité alors qu'elles ne sont que la vitesse et la force de l'absurdité dont l'athée a décidé de se passer. L'idéal du croyant est d'un jour parvenir à s'immobiliser au sommet du triangle, de se retrouver en Dieu. Mais il est à craindre que, tout comme Sisyphe, le chemin de croix qu'il s'est imposé dure infiniment et que le repos de la mort auquel il aboutira en fin de compte ne soit pas fort différent du repos de l'athée, du chien ou de la primevère. En attendant, il aura vécu une vie d'enfer à errer entre ces trois points : lui-même, Dieu et les autres, vérifiant à chaque instant dans la torpeur de son esprit éreinté cette vérité de Sartre : « L'Enfer, c'est les Autres », et se disant tout de même, et quoiqu'il lui en coûte, comme à la fin de « Huis-clos » : « Eh bien, continuons », incapable qu'il est de se sortir de ce triangle qu'il s'est inventé et dans lequel il s'est enfermé.

La différence essentielle qu'il y a entre les notions de relations vécues par l'athée dans son relativisme et par le croyant dans sa religion est celle-ci : l'athée est lié aux autres hommes et à la nature tout entière par sa condition d'homme et d'objet naturel alors que le croyant, par son habile triangle, ne se lie à rien d'autre qu'à lui-même et parvient, au prix des mille contorsions de son intellect irrationnel à ériger sa condition d'éternel ligoté en idéal. On joue chez les croyants à un jeu sado-masochiste : à celui qui sera le plus entravé et qui se présentera le mieux pieds et poings liés devant le Seigneur au jour illusoire du Jugement dernier alors que nous, athées, jouons au jeu innocent de danser tout notre temps de vie en attendant de nous retrouver liés à l'ombre d'une dalle par l'abandon de nos cellules.

L'athée est un être vivant ; le croyant est un mourant. Nous ne nous décomposerons qu'à l'heure de notre mort.

Les croyants nous battront sur ce terrain, habitués qu'ils sont à vivre une vie de décomposés.

La seule chose que nous demandons, c'est qu'on nous laisse vivre et pourrir quand bon nous semblera. N'accélérez pas notre mort par vos épées idéalistes et fanatiques comme en Iran, en Irlande, au Liban et partout ailleurs, n'accélérez pas notre pourrissement par vos encens, vos prières et votre folie.

ERIC CHAMS.